



EQUIPAGE LINDANGER

Chaleur. Pendant les douze jours passés à bord du tanker, jusqu'à Punta Arenas au Chili, tout l'équipage a été aux petits soins pour le naufragé.

dernière génération pour les normes de sécurité et en alimentation mixte diesel-méthanol. Nous mettrons douze jours pour rallier Punta Arenas, dans le détroit de Magellan. Tout l'équipage est plein d'attentions à mon égard. En retour, je les distrais de leur routine en contant dans mon anglais houleux ma vie et mes aventures de navigateur. Deux mondes qui se découvrent et se comprennent en respectant leurs différences, même si pour eux un voilier doit être de «plaisance» et pas pour naviguer dans ces régions extrêmes ou jusqu'en Antarctique comme je l'ai fait deux saisons. Aucun d'entre eux n'a passé le cap Horn, le détroit de Magellan leur paraît bien suffisant comme expérience et s'ils admirent le cap-hornier multirécidiviste que je suis, ils n'envoient pas d'aller naviguer dans les glaces. J'ai «la» cabine passager du bord (12 mètres carrés environ avec douche et W.C.) et à disposition juste à côté, la salle de conférences avec ordinateur, photocopieuse laser et scanner. Ceci me permet de remercier les secours, de donner de mes nouvelles et d'organiser mon débarquement et rapatriement en liaison avec le consulat et mes enfants. Je prends mes repas dans la salle à manger des officiers. Je peux me déplacer sans

contraintes de la passerelle jusqu'à la salle des machines et découvrir ainsi toute la haute technologie du navire grâce aux explications des membres d'équipage. On se décale d'une heure tous les trois jours.

9 mars 2020. Je redécouvre dix ans après la navigation dans le détroit de Magellan et je reconnais des mouillages et glaciers où *No Comments* était passé. Arrivée à 5 heures du matin au môle des carburants pour refaire le plein de méthanol – opération qui prendra 4 heures! Les sauveteurs de la Marine chilienne me prennent en charge et me guident jusqu'à l'entrée de la zone sous douane où m'attend le consul honoraire, Jean-François Gastal, qui me conduit à l'hôtel où il m'a réservé une chambre. Mes enfants m'ont transféré de l'argent et réservé mon billet d'avion pour rallier la maison familiale située dans l'Yonne. Je vais rester trois jours le temps de récupérer, me vêtir, me chausser, m'acheter des bagages. Le coronavirus fait déjà des ravages, ma «réinsertion» risque d'être assez complexe. Je m'apprête à vivre une autre vie et, dans le contexte actuel de pandémie, ce sera certainement dans un nouveau monde. A ce jour, mon vœu le plus cher: retrouver au plus tôt l'océan qui m'a tout emporté et tant apporté. ■

«L'ÉQUIPAGE DU LINDANGER A ACCOMPLI UNE VÉRITABLE PROUESSE POUR ME RETROUVER ALORS QU'IL DISTINGUAIT À PEINE L'AVANT DU CARGO.»

Les leçons que j'en tire

Je m'interroge sur mes choix, mes oublis, et les conclusions à en tirer même s'il est toujours difficile de prévoir l'imprévisible et a contrario, facile de dire «tu aurais dû».

Régulièrement, je me remémore ce que je viens de vivre. Je suis admiratif de l'organisation et des moyens mis en œuvre pour me secourir. Il existe donc encore un monde où les mots «fraternité» et «solidarité» prennent encore tout leur sens.

Je pense que mon voilier était bien préparé pour ce périple, avec l'expérience acquise de navigations pendant quatre ans sous les hautes latitudes et jusqu'en Antarctique.

Les points faibles: la rupture du hublot arrière transpercé par un moignon du portique, les fixations des planchers dont certaines (pas les plus sollicitées) ont cédé, le blocage de la gazinière en position «à l'envers». Et le choix des choses à embarquer sur le radeau: un sac étanche avec des habits, l'argent liquide que j'avais en réserve, et mon plus grand regret, ne pas avoir pensé aux disques durs sur lesquels étaient stockées toutes mes années de navigation et toutes les images enregistrées depuis mon départ pour les

partager avec tous ceux et celles qui m'ont accompagné sans faille depuis les préparatifs jusqu'à l'issue fatale.

Je n'ai aucun regret d'avoir participé à cette Longue Route, je serais prêt à recommencer. J'avais toujours dit que j'arrêteraient de naviguer lorsque je ne pourrais plus monter en tête de mât en navigation. Ce n'est pas demain la veille, comme j'ai pu le vérifier dans ce périple.

Ce qui va être différent, c'est le compte à rebours du temps et de l'argent qui n'est pas le même qu'à 20 ou 30 ans. Pour cette Longue Route, je n'avais pas trouvé, avant mon départ, de compagnie qui voulait bien assurer mon bateau expertisé 100000 euros en septembre 2019. Je me retrouve sans argent, sans logis, et les traces de mes souvenirs engloutis...

J'ai toujours l'envie de naviguer à la rencontre des océans et de la diversité des gens qui peuplent notre planète. Plusieurs possibilités sont à explorer dans le contexte actuel de bouleversement économique et culturel: trouver un mécène, une «bonne occasion», un poste de skipper, faire du coaching nautique.

N.B. : une cagnotte de soutien a été mise en place par ses proches pour aider Thierry à rebondir. Son voilier était aussi sa maison depuis 35 ans. www.leetchi.com/c/renflouer-thierry



Bourlingue. De ces 35 ans de navigation autour du monde resteront des moments forts, comme ce passage du cap Horn.